

POLITIQUE, LITTÉRATURE, INDUSTRIE, COMMERCE.

L'ÉCHO SAUMUROIS

Paraissant les Mardis, Jeudis et Samedis.

JOURNAL D'ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

ON S'ABONNE A SAUMUR,
Au bureau, place du Marché-Noir, et chez
MM. GAULTIER, JAVAUD, GODFROY, et M^{lle}
NIVERLET, libraires ;

A PARIS,
Office de Publicité Départementale (Isid.
FONTAINE), rue de Trévise, 22, et à l'Agence
des Feuilles Politiques, Correspondance gé-
nérale (HAYAS), 3, rue J.-J. Rousseau.

Gare de Saumur (Service d'Été).

Départs de Saumur pour Nantes.

6 heures 36 minut. soir,	Omnibus.
4 — 10 — —	Express.
2 — 58 — —	matin, Express-Poste.
10 — 23 — —	Omnibus.

Départ de Saumur pour Angers.

8 heures 2 minut. matin,	Omnibus.
--------------------------	----------

Départ de Saumur pour Paris.

9 heures 49 minut. matin,	Express.
11 — 50 — —	Omnibus.
6 — 36 — —	soir, Omnibus.
8 — 58 — —	Direct-Poste.

Départ de Saumur pour Tours.

7 heures 27 minut. matin,	Omnibus.
---------------------------	----------

PRIX DES ABONNEMENTS.

Un an, Saumur, 18 f. »	Poste, 24 f. »
Six mois, — 10 »	— 13 »
Trois mois, — 5 25	— 7 50

L'abonnement continue jusqu'à réception
d'un avis contraire. — Les abonnements de-
mandés, acceptés, ou continués, sans indi-
cation de temps ou de termes seront comptés
de droit pour une année.

CHRONIQUE POLITIQUE.

Sébastopol est à peine évacué, que l'esprit public, toujours prompt à vouloir résumer les résultats, s'attache déjà à entrevoir les conséquences de l'immense défaite des Russes. Ainsi est constituée l'opinion de notre époque; elle marche sans cesse au delà du temps. Nous croyons donc devoir répondre à cette impatience en résumant à la hâte les principaux points de la situation.

Maintenant que le général Gortschakoff a ramené les débris de la garnison de Sébastopol sur le côté nord de la baie, ce qui reste aujourd'hui à la Russie, en Crimée, consiste dans les hauteurs s'étendant de la côte, au-dessus du fort Constantin, le long des plateaux derrière Mackenzie, jusqu'aux sources de Belbeck et de la Katcha. Le fort du Nord et les défenses de la mer constituent l'aile droite de l'armée russe; son centre est au passage de Mackenzie, sa gauche s'étend probablement au passage d'Aïto-dor. Quelle doit être sa position? Brisée par l'affaire de la Tchernaiâ et découragée par l'évacuation de Sébastopol, exposée à tous les inconvénients d'un pays presque entièrement dépourvu d'eau, dépendant, pour ses approvisionnements de pays éloignés, n'ayant plus les ressources de la mer d'Azoff, menacée de front par une armée victorieuse, menacée sur ses deux flancs et sur ses derrières par Eupatoria et Kertch, sa ligne d'approvisionnement et sa ligne de retraite se trouvent incessamment sous le coup d'un blocus et d'une attaque de vive force.

On le voit donc, l'armée russe ne peut pas maintenir longtemps sa position. De deux choses l'une, ou nous menacerons ses positions et nous la forcerons à se battre ou à capituler; ou bien elle tentera elle-même un coup désespéré, et nous attaquera pour amener une lutte décisive. En ce cas, elle ira encore au-devant de notre désir; car nous sommes plus que prêts à lui faire face, et nous ne doutons point du résultat.

Qu'on ne l'oublie pas : les armées alliées ont d'énormes ressources à leur disposition, des canons et des hommes autant qu'il leur en faut et presque su-

rabondance de vivres. Elles commandent la mer, ont le choix des places de débarquement et peuvent modifier leurs lignes d'opérations à toute heure.

Les alliés ont à leur disposition le talent éprouvé de leurs généraux, leur ascendant moral, leur courage invincible; ils sont appuyés chez eux par des gouvernements décidés à vaincre et à obtenir tous les fruits que leur politique calme mais résolue a mis à leur portée. La position de l'ennemi n'est donc menaçante, tout au plus, qu'en apparence.

Encore une fois nous n'avons rien à craindre du fort du Nord. Son tour viendra plus tôt même qu'on ne pense. L'étendue de ses fronts ne lui permet pas de contenir une garnison nombreuse. Il ne saurait résister qu'à l'aide de l'armée campée dans ses environs. Mais celle-ci se trouve dans des conditions fort précaires. L'armée du général Liprandi, sur les hauteurs de Mackenzie, éprouve une grande disette d'eau et de provisions. Dans la partie sud de Sébastopol, il a dû être détruit une immense quantité de vivres, et au nord, il n'y a point assez d'endroits où puisse être mise en dépôt une quantité suffisante de munitions et d'approvisionnements. Rien ne saurait donc amoindrir la joie et les espérances causées par la glorieuse victoire des troupes alliées et les résultats immédiats et immenses qui l'ont couronnée. — Havas.

Le *Morning-Post* explique ainsi les causes qui ont empêché les colonnes anglaise et française lancées sur les deux Redans, d'obtenir le même succès que celles qui ont attaqué la tour Malakoff.

« Cette tour, dit-il, est, comme on sait, le point culminant des fortifications qui défendaient Sébastopol. Elle est, des deux côtés, flanquée du grand Redan, but de l'attaque des Anglais, et du Redan du Carénage. Derrière ces forts, les Russes avaient construit une seconde ligne formidable d'ouvrages de terre puissamment armée et qui commandait tous les ouvrages de front, à l'exception de la tour Malakoff, et cette exception était due à l'excessive sollicitude des Russes, qui, dans leur ardent désir de fortifier Malakoff, avaient construit les ouvrages sur trois rangées. L'un s'élevait au-dessus de l'au-

tre, tandis que les Redans n'étaient construits qu'avec une seule rangée de canons. Il en est résulté que, lorsque les Français se sont portés en masse sur la première rangée de la tour Malakoff, la seconde les a protégés contre le feu des ouvrages situés derrière la tour, et, de même quand ils sont parvenus à la seconde rangée, la troisième, à son tour, les a protégés. Conséquemment des milliers d'hommes étaient en foule sur les remparts à l'abri du feu des Russes. Le combat était acharné sur le flanc, où l'ennemi ne pouvait attaquer qu'avec la fusillade les Français dont les tirailleurs, avec leur brillante impétuosité, lui présentaient un obstacle invincible sous la protection d'un feu meurtrier, les sapeurs français se glissèrent autour de l'ouvrage, firent un retranchement, et, de cette manière, protégés efficacement sur tous les points, ils furent maîtres de l'ouvrage tout entier.

» Les braves qui avaient attaqué le Redan et le bastion Central n'eurent pas plutôt emporté ces ouvrages, ainsi qu'ils l'avaient fait victorieusement, qu'ils se virent exposés à un feu serré et terrible de mitraille auquel il était impossible qu'un seul homme échappât. Les forts construits sur une seule rangée, exposés au feu, furent à la merci de l'artillerie tout entière de la seconde ligne des ouvrages de terre et ce fut vainement que nos braves soldats et nos chevaleresques alliés tentèrent de conserver leur position. Ils ne voulurent pas se retirer, mais ils furent balayés en cadavres par une impitoyable grêle de mitraille. »

JOURNAL DU SIÈGE. — Voici les dates qui marquent le plus dans la guerre de Crimée. Nous croyons devoir les réunir au moment où Sébastopol vient de tomber :

Le 4 septembre 1854. — Embarquement de l'armée française (25,000 hommes), et de l'armée turque (8,000 hommes), à Varna.

Le 9 septembre. — La flotte portant l'armée anglaise (25,000 hommes), rallia la flotte turco-française à l'île des Serpents.

Le 14 septembre. — Débarquement des armées alliées à Eupatoria, près de Vieux-Fort. Cette opé-

FEUILLETON

LES GENTLEMEN DE GRANDS CHEMINS.

(Suite.)

V. — L'AVEU.

Rien ne fut plus douloureux pour le lieutenant Parker que la visite de miss Helen, ou plutôt de dona Thomassa Curtil, car il ne soupçonna pas la fraude. Soit extrême habileté, soit hasard, la bohémienne avait porté ses coups sur les endroits les plus sensibles.

L'Angleterre est un pays libre, une terre d'égalité, et en même temps il n'est pas de lieu au monde où la noblesse soit plus généralement reconnue : il est vrai que la noblesse y est riche et se trouve ainsi à la tête de toutes les améliorations qui peuvent augmenter la richesse et l'importance politique de la patrie. Il n'en n'était pas ainsi en France, surtout en 1804; la noblesse n'existait plus, et ses tronçons épars ne pouvaient avoir aucune influence; mais le lieutenant, peu instruit de la différence qui existait entre l'Angleterre et la France, ne se rendait pas bien compte de la position des choses; il savait seulement qu'il n'était point noble, mais fils de riches négociants, et que si ses services pouvaient lui faire obtenir le titre de baronnet, ce titre il ne l'avait point encore. L'homme qu'on lui opposait était comte, et il fallait bien que les arrangements de famille dont on venait de lui dévoiler la trame eussent quelque valeur, puisque M.

le comte Henri de Castres lui sacrifiait son amour, sa fortune et même une parole donnée, une promesse écrite. Il était vrai que M^{lle} Marie de Castres était sans fortune, que sa famille française l'avait négligée jusque-là, et que l'émigration l'émancipait. La véritable mère de la jeune fille, c'était mistress Parker, sous le toit de laquelle elle vivait. Ainsi donc, malgré la provocation de la bohémienne, le lieutenant ne regarda pas M. Henri de Castres comme un ennemi, mais comme un obstacle. Il était vrai que le jeune Français paraissait avoir des torts sérieux envers une femme délaissée qui réclamait sa main; mais c'était là une affaire tout-à-fait distincte de sa position, à lui Parker, vis-à-vis M^{lle} de Castres. Il irait trouver la jeune Française, il lui déclarerait ses sentiments; et une fois assuré de son sort favorable ou contraire, il verrait quelle conduite il aurait à tenir et jusqu'à quel point il lui conviendrait d'intervenir dans le démêlé de la veuve espagnole avec M. de Castres.

Il y avait dans ce plan de conduite, un peu de flegme britannique, mais aussi beaucoup de convenance et de raison; le lieutenant agissait comme un marin habile, qui ne livre bataille que lorsqu'il a un vent favorable et qu'il est sûr de ne pas compromettre l'honneur de son pavillon. Au lieu donc d'aller à l'hôtel de Gordon, M. Parker se rendit chez sa mère.

Il était près de deux heures après midi, et le lieutenant trouva mistress Parker prenant ce léger repas qui, à Lon-

dres, suit le déjeuner et précède le dîner, car les Anglais ont conservé le bon appétit de leurs ancêtres, les Saxons, et ils mangent aussi souvent dans la journée que le faisaient les Thânes et les Franks du temps de l'hépatarchie. Mistress Parker, quoique d'origine française, avait conservé chez elle ces habitudes nationales, et le lieutenant, en arrivant, s'assit devant une table couverte de viandes froides, de tartes et de gâteaux.

— Comment, dit-il à sa mère, après l'avoir saluée respectueusement, comment se fait-il que vous soyez seule et que miss Marie ne partage pas votre repas ?

— Ah! mon fils, répondit la mère, Marie n'est pas Anglaise, elle est d'un pays où une soupe maigre nourrit un homme pendant deux jours et suffit à une femme pour toute une semaine; elle fait fi de nos poudings et mangerait plus volontiers un plat de grenouilles que notre bœuf rôti.

— Et croyez-vous, ma mère, qu'un mari anglais lui ferait autant de peur que notre bœuf ?

— Non, répondit la mère avec joie, si ce mari c'était vous.

Mistress Parker aimait beaucoup M^{lle} Marie de Castres, un des projets dont elle bergait le plus volontiers son avenir, c'était de marier la jeune émigrée avec son fils. Il entraînait dans ce désir beaucoup d'amitié pour sa pupille qui croissait presque sous ses yeux depuis dix ans et un petit retour sur sa position particulière, retour naturel

ration n'est pas contrariée par les Russes ; elle dure six heures.

Le 20 septembre. — Bataille de l'Alma.

Le 27 septembre. — L'armée alliée, après avoir franchi l'Alma, le Belbeck et plusieurs cours d'eau, arrive par une marche de flanc, sur les hauteurs de Balaclava. Les Anglais s'emparent de cette ville et y établissent leurs bases d'opérations.

Le 29 septembre. — Reconnaissance de Sébastopol.

Le 9 octobre. — Ouverture de la tranchée à 700 mètres de la place.

Le 17 octobre. — Ouverture du feu contre la place. Les flotilles combinées y prennent part.

Le 25 octobre. — Bataille de Balaclava.

Le 6 novembre. — Bataille d'Inkermann.

Le 22 mai 1855. — Prise du Cimetière.

Le 24 mai. — Expédition dans la mer d'Azoff. Succès complet.

Le 25 mai. — L'armée alliée occupe la ligne de la Tchernaiâ.

Le 7 juin. — Prise du mamelon Vert.

Le 18 juin. — Assaut infructueux donné à Malakoff.

Le 16 août. — Bataille de la Tchernaiâ.

Le 8 septembre. — Prise de Malakoff.

Le 9 septembre. — L'ennemi évacue la partie méridionale de la ville et se retire dans la partie nord.

La tranchée ayant été ouverte le 9 octobre 1854, il y a donc eu 330 jours de travaux à exécuter sous le feu de la place et malgré les sorties des assiégés. Sur plusieurs points il a été fait jusqu'à sept parallèles.

Le feu ayant été ouvert le 17 octobre 1854 et la ville ayant été prise le 8 septembre 1855, Sébastopol a été bombardée et canonnée pendant 322 jours. — Havas.

Le *Moniteur* contient, dans sa partie officielle, un décret qui élève le général Pélissier à la dignité de maréchal de France.

D'après les ordres de l'Empereur, des instructions viennent d'être adressées par le Maréchal ministre de la guerre pour la libération immédiate des militaires de l'armée d'Orient appartenant à la classe de 1847 qui, aux termes de la loi, avaient été maintenus sous les drapeaux. (*Moniteur.*)

Nous apprenons que, par suite des heureux événements de Sébastopol et de l'abandon des défenses russes, le ministre de la guerre vient de suspendre l'envoi du matériel de siège et des projectiles qui s'expédiaient du port de Marseille pour la Crimée. — Havas.

NOUVELLES DE LA GUERRE.

On lit dans le *Moniteur* :

On n'a pas généralement compris toute l'étendue de notre triomphe, laborieusement préparé pendant une année entière et glorieusement achevé par un effort héroïque et suprême. Après une si longue attente, la nouvelle du dénouement de la lutte a été si subite et si émouvante qu'elle n'a pas laissé aux esprits le calme nécessaire pour s'expliquer nettement les faits accomplis et pour en mesurer la portée.

Ces faits sont immenses et peuvent se résumer

en deux mots : La chute de Sébastopol et la destruction de la flotte russe.

Le 8 septembre, à midi, le signal de l'assaut était donné ; peu d'instants après, les alliés étaient maîtres de Malakoff, et, à la chute du jour, l'assiégé désespérant de prolonger sa résistance dans les autres défenses de la place, les abandonnait toutes en même temps, et évacuait Sébastopol à la hâte, pour mettre un bras de mer entre nos troupes et lui. Le 9, à trois heures du matin, la ville entière ne présentait plus qu'un vaste foyer d'incendie, et ceux des vaisseaux qu'avaient épargnés nos bombes disparaissaient sous les eaux de la rade, coulés par l'ennemi lui-même.

La dépêche suivante, que le Ministre de la guerre vient de recevoir du commandant en chef, et qui décrit l'aspect qu'offre aujourd'hui Sébastopol, achèvera de faire comprendre à tous la grandeur de la lutte qui vient de finir et le prix du champ de bataille que les Russes ont laissé entre nos mains.

« Le général Pélissier au Maréchal ministre de la guerre.

« Sébastopol, le 10 septembre, onze heures du soir.

« J'ai parcouru aujourd'hui Sébastopol et ses lignes de défense. La pensée ne peut se faire un tableau exact de notre victoire, dont l'inspection des lieux peut seule donner toute l'étendue.

« La multiplicité des travaux de défense, les moyens matériels qui y ont été appliqués, dépassent de beaucoup ce qui s'était vu dans l'histoire des guerres.

« La prise de Malakoff, qui a contraint l'ennemi à fuir devant nos aigles déjà trois fois victorieuses, a mis entre les mains des alliés un matériel et des établissements immenses, dont il est impossible encore de préciser l'importance.

« Demain, les troupes alliées occuperont Karabelnaïa et la ville, et sous leur protection, une Commission anglo-française s'occupera de faire le recensement du matériel que l'ennemi a abandonné.

« La joie de nos soldats est bien grande, et c'est aux cris de *Vive l'Empereur !* que, dans leurs camps, ils célèbrent leur victoire. »

Les journaux étrangers citent les noms d'un certain nombre de généraux français tués ou blessés. Nous croyons qu'en effet, dit le *Constitutionnel*, nous avons eu à déplorer la perte de quatre généraux, et que huit autres ont été blessés.

On donne ainsi les noms des premiers : Les généraux Saint-Pol, Breton, Marolles et Rivet, chef d'état-major du premier corps.

Les généraux blessés seraient : MM. Bosquet, éclat d'obus à l'épaule, Mellinet (de la garde impériale), Lamotte-rouge, de Faily, Couston, Bisson, Trochu et Ponderès.

On écrit des eaux de Revel, le 3 septembre :

« Ce sont les Finlandais qui souffrent le plus du blocus de la Baltique : ils ne peuvent tirer que de la Suède les objets les plus nécessaires à la vie. Il en est de même de la population d'Odensholm et de Dagero à l'entrée du golfe de Finlande, qui risque quelquefois sa vie pour avoir un peu de sel. Ces pauvres gens inspirent la pitié aux escadres alliées qui leur donnent une assistance à laquelle ils ne paraissent pas habitués.

— C'est bien simple pourtant, vous aimez Marie à peu près autant que moi, et vous désirez notre union. Si elle hésite, vous chercherez à la convaincre et à la ramener, c'est ce que je ne veux pas : j'ai des raisons pour la laisser libre si elle veut retourner en France, car je suis prêt à lui faire tous les sacrifices excepté celui de mon pays.

— Et vous parlez bien, James, j'ai aussi mes raisons pour croire que Dieu vous bénira et que vous épouserez Marie.

Le lieutenant demanda avec timidité quelles étaient ces raisons, et il espérait que sa mère allait lui confier un aveu que lui aurait fait Marie.

— Ne voyez-vous, reprit mistress Parker, que le Premier Consul et lord Cornwallis vont signer la paix, exprès pour que Marie puisse vous épouser, sans manquer à ce qu'elle doit à sa famille française ?

Le lieutenant était persuadé que l'amour chez la femme est plus que le patriotisme, et que, d'ailleurs, les affections particulières sont en dehors des traités de paix ; il pria donc sa mère de lui permettre une entrevue avec M^{lle} de Castres.

— Allez, mon garçon, dit la mère avec bon humour, vous la trouverez dans le cabinet de feu votre père que je lui ai abandonné ; mais James, vous n'êtes pas un jeune homme prudent.

— Comment ? s'écria le lieutenant.

— Vous allez parler amour à une jeune fille ?

« Les Français gardent leurs canonniers et leurs bombardes. Il est arrivé de France un navire avec 5,000 fusées d'une nature formidable, portant à 6,000 yards. Un capitaine français de l'escadre, est parti pour la France avec d'importantes dépêches : nos alliés attendent son retour avec impatience. Son voyage se rattacherait, dit-on, à quelque plan d'opération dans le golfe, avant la fin de la saison. » — Havas.

Paris, jeudi 13 septembre 1855. — Le *Te Deum*, préparé à Notre-Dame, a eu lieu, ainsi que l'avait annoncé le *Moniteur*, avec toutes les pompes impériales. Ce matin, dès neuf heures, la garde nationale de Paris se groupait par sections, par compagnies, puis enfin par bataillons, et à dix heures 1/2 prenait place, en même temps que les régiments d'infanterie de l'armée, sur l'itinéraire du cortège de l'Empereur.

Au même moment s'achevaient les derniers préparatifs dans la vaste nef de la cathédrale. A la hauteur des voûtes des trois grandes portes de la basilique, deux faisceaux de drapeaux français, anglais, turcs et sardes flottaient au vent, ayant au centre des écussons aux armes de France et d'Angleterre. A la hauteur de la galerie des rois, les armes de l'empire étaient répétées huit fois. Au-dessus, au niveau de la grande rosace six oriflammes verts parsemés d'abeilles, complétaient l'ensemble de la première ligne de décorations. Enfin, au-dessus de la galerie supérieure qui couronne le portail, 26 drapeaux de la quadruple alliance développaient leurs riches couleurs, que surmontaient encore, au sommet des tours, deux oriflammes de près de 50 mètres.

L'intérieur de la cathédrale n'était pas moins richement décoré. Au bas de la nef, à gauche, un magnifique dais portatif avait été disposé pour recevoir l'Empereur. Les piliers de la nef tendus de velours amaranthe, crépinés d'or, avaient leurs chapiteaux couverts de trophées, et la galerie supérieure, tendue également de velours amaranthe et décorée de drapeaux, offrait le plus bel aspect.

Sous la clé du transept, à une grande hauteur, s'élevait un magnifique dais. Au-dessous se trouvait le prie-Dieu de l'Empereur.

A droite et à gauche, des estrades, tendues aussi de velours amaranthe, attendaient les grands corps constitués et les dignitaires.

Un magnifique autel mobile était dressé devant la grille du chœur, et les bas-côtés de la nef, débarrassés de toute barrière, s'ouvraient à la foule.

Toutes les maisons et édifices du parvis Notre-Dame étaient richement pavoisés.

A 11 heures, les 50 Cent-Gardes, les carabiniers et les guides de la Garde, arrivaient dans la Cour des Tuileries, en grande tenue, en même temps que les équipages de gala prenaient place dans le jardin des Tuileries devant le pavillon de l'Horloge.

A 11 heures et demie sonnait, l'Empereur venant de Saint-Cloud entra au palais par le guichet du Pont-Royal aux cris mille fois répétés de : *Vive l'Empereur !* proférés par la foule. Sa Majesté était en calèche découverte, à quatre chevaux de poste, sans garde ni escorte.

A midi, enfin, l'Empereur, précédé de ses grands officiers et suivi de ses aides-de-camp, ayant à sa

— Je vais lui parler mariage.

— Vous sentez, reprit mistress Parker un peu sévèrement, que c'est la même chose, et vous ne réfléchissez pas que la mère de Marie est morte il y a quinze jours à peine, et que c'est une grande inconvenance de jeter des roses sur du crêpe noir.

— Je vous ai dit, ma mère, répondit le lieutenant, que j'avais de bonnes raisons pour me hâter ; il me semble toujours que je vais entendre retentir le marteau, et qu'on va vous annoncer une visite que je veux prévenir.

— Allez donc... Cependant, encore un mot ; il me semble que vous avez reçu bien rudement ce matin le brave homme qui veut acheter votre maison de la New-Street ; acceptez le marché qu'on vous offre, vous êtes plus en sûreté entre les murailles de bois du *Neptunus* qu'au milieu des pierres de la vieille maison ? Qu'en dites-vous ?

— Que Marie en décidera, ma mère ; si elle m'épouse, elle sera la maîtresse d'agir à sa guise. Si, au contraire, elle ne veut pas de moi, je demanderai à sir Nelson de m'envoyer dans l'Inde avec le *Neptunus*, et vous vendrez la maison.

Cependant M^{lle} Marie de Castres s'occupait elle-même de son avenir plus qu'elle ne l'avait fait jusque-là. C'était une jeune fille d'un esprit doux et sérieux ; elle devait à l'isolement où elle avait vécu et aux qualités solides de sa mère d'être exempte de toutes ces préoccupations

à la nature humaine. La grand-mère de mistress Parker était Française, et quoique son père fût Anglais, sa mère avait épousé en secondes noces un riche négociant de Calais, qui mourut sans enfants, dont la fortune augmenta les richesses de la famille Parker. La mère du lieutenant tenait donc à deux nations, souvent en guerre et toujours rivales ; elle avait eu toute sa vie beaucoup de peine à faire marcher sans trop de cahots ses sympathies d'enfance à côté des antipathies nationales de sa famille anglaise ; son fils même, M. James Parker, officier de marine que l'amiral Nelson paraissait distinguer, se permettait souvent contre les Français des plaisanteries un peu vives et des vœux d'un patriotisme trop ardent. Si le lieutenant épousait M^{lle} de Castres, mistress Parker aurait une bru plus Française qu'elle-même et l'amour de son fils éloignait pour jamais des opinions qui la blessaient.

— Voyons, *my dear James*, reprit-elle, est-ce que vous aimeriez véritablement Marie ?

— C'est au point que je me regarderai comme le plus heureux des hommes si mes vœux ne sont pas repoussés.

— Bien, mon fils, chargez-moi de cette affaire et je vous promets que vous serez satisfait de moi.

— Non, ma mère, c'est une affaire qui m'est trop personnelle pour que je l'abandonne à un autre.

— Votre mère, James !

— Ma mère m'aime trop pour être exceptée.

— Je ne comprends pas bien cela, James.

droite le prince Jérôme, a descendu le grand escalier d'honneur du palais et a pris place dans la voiture impériale où n'est monté après lui que Son Altesse Impériale. Au même moment, un serviteur de la maison de l'Empereur, placé au sommet du pavillon de l'Horloge, a agité un drapeau, et aussitôt le canon des Invalides a commencé son retentissant et belliqueux chant de victoire.

Le cortège impérial s'est mis en marche, dans l'ordre suivant :

La musique des Guides, un escadron des Guides. Trois belles voitures de gala, à 6 chevaux, occupées les deux premières par les aides-de-camp et officiers de service; la troisième par M. le maréchal Vaillant, grand-écuyer, et par MM. de Bassano, et de Cambacerès, grand-chambellan et grand-maitre des cérémonies.

Les écuyers de l'Empereur.

La voiture impériale à 8 chevaux, toute d'or et de satin blanc.

L'empereur, découvert, en grand uniforme de lieutenant-général, avec tous les cordons de ses ordres, était au fond à droite, le prince maréchal Jérôme, oncle de Sa Majesté, à gauche.

Le maréchal Magnan, commandant en chef de l'armée de l'Est, était à cheval à la portière droite, le général de Lawoestine, commandant en chef des gardes nationales de la Seine, à la portière de gauche. — Venaient ensuite les Cent-Gardes et un escadron de cuirassiers de la garde.

Depuis le départ du Pavillon de l'Horloge aux Tuileries jusqu'à l'arrivée au prie-Dieu de Notre-Dame, il n'y a eu qu'un cri, celui de : *Vive l'Empereur!* Tout le monde se découvrait au passage de Sa Majesté, et les dames agitaient leurs mouchoirs. L'enthousiasme était porté à son comble.

Le *Te Deum* a été chanté immédiatement après l'arrivée de l'Empereur, et M^r Sibour est allé reconduire Sa Majesté jusqu'à la grande porte de son église avec le même cérémonial qu'à l'arrivée.

Au retour, le cortège a marché dans le même ordre et l'enthousiasme a été aussi grand.

A une heure et demie, l'Empereur rentrait aux Tuileries, et la garde nationale, ainsi que l'armée, pleines d'animation, cédaient la place à la foule qui se répandait joyeuse sur la longue chaussée de la rue de Rivoli.

Un temps magnifique a favorisé cette grande fête qui a été à la hauteur de la gloire de notre armée et de ses triomphes. — Havas.

DERNIÈRES NOUVELLES.

Par dépêche télégraphique du 11 septembre, le maréchal Pelissier fait connaître au Ministre de la guerre que quatre mille cinq cents blessés environ, dont deux cent quarante officiers, sont entrés dans les ambulances. Quant au nombre des morts sur le champ de bataille, il n'a pas été possible jusqu'à présent de l'évaluer avec certitude; mais, dans l'opinion du général en chef, il ne dépasserait pas la proportion ordinaire, c'est-à-dire à peu près le tiers du chiffre des blessés. (*Moniteur.*)

Nous apprenons que le général de Pondevès est mort de ses blessures.

Le général de Faily n'a point été blessé, comme on l'avait d'abord annoncé. Une dépêche en donne l'assurance. (*Constitutionnel.*)

vaines, de tous ces goûts légers qui peut-être eussent été son partage si elle eût été élevée en France et à Versailles, comme sa naissance et la position de sa famille l'y appelaient.

La comtesse, sa mère, ne lui avait parlé que des désastres de la maison de Bourbon et des malheurs de la noblesse française, jamais des joies ni des plaisirs de Versailles et de Trianon. M^{me} la comtesse, en perdant son mari, avait renoncé à tout bonheur, à toute fortune et même à toute ambition pour sa fille.

— Nous avons été riches, disait-elle à Marie, nous ne le sommes plus, il faut nous estimer fort heureuses de ce qui nous reste; c'est-à-dire d'un revenu suffisant pour vivre obscures et tranquilles. Le peu que nous avons est dans les mains de la famille Parker, il faut l'y laisser. Si je vis assez pour vous marier, je vous marierai à Londres, à moins que votre oncle ne consente à vous faire épouser son fils, le jeune Henri de Castres, qui a quelques années de plus que vous.

M^{me} de Castres aurait voulu que sa fille conservât son nom de famille, mais elle n'en faisait point un obligation, et pour ne point contrarier une affection possible et dans la crainte d'exposer Marie à un refus humiliant.

Il arriva alors une chose qui se rencontre souvent dans l'esprit humain : quelque douce et raisonnable que fût la jeune fille, son cœur se révolta contre les desirs de sa mère. Elle aimait l'Angleterre, la France lui ap-

Le journal *Allemand de Francfort* prétend, d'après une dépêche de Balaklava, du 9 septembre, qu'on a fait prisonniers, dans la tour Malakoff, 630 soldats russes et 27 officiers.

On lit dans le compte-rendu que donne le *Moniteur* de la cérémonie du *Te Deum*.

« L'Empereur a été reçu, à l'entrée de l'église, par l'Archevêque de Paris et le chapitre métropolitain. L'Archevêque, après avoir présenté à Sa Majesté l'eau bénite et l'encens, lui a adressé les paroles suivantes :

« SIRE, — J'accours pour recevoir Votre Majesté sur le seuil de ce temple auguste, qui tressaille aujourd'hui au bruit de la gloire de la France.

« Que nos solennelles actions de grâces montent vers Dieu pour l'éclatant succès dont il vient de couronner nos armes!

« Tant d'héroïsme recevra bientôt sa récompense. Le grand but que Votre Majesté, d'accord avec ses alliés, poursuit avec tant de fermeté et de sagesse, ne tardera pas à être atteint : une paix glorieuse et solide sera conquise. »

L'Empereur a répondu :

« Je viens ici, Monseigneur, remercier le Ciel du triomphe qu'il a accordé à nos armes, car je me plais à reconnaître que, malgré l'habileté des généraux et le courage des soldats, rien ne peut réussir sans la protection de la Providence. »

CHRONIQUE LOCALE.

Dimanche prochain, à 10 heures, aura lieu, dans l'église de la Visitation, la bénédiction de la chapelle de la Sainte-Vierge nouvellement restaurée et agrandie. La chapelle sera placée sous le vocable de l'*Immaculée Conception*. P.-M.-E. GODET.

FAITS DIVERS.

Un bel exemple de désintéressement a été donné à Saint-Jean-d'Angély. M. Delacombe, ancien inspecteur de l'Université, et M. Mallard, de Séchebec, ont fait vendre au marché le blé de leur récolte à 4 francs au-dessous du cours, en refusant des offres plus avantageuses. Peussent-ils trouver de nombreux imitateurs!

— Voici un des tours de l'électricité qui a jeté dans le plus profond étonnement la population d'un village d'un des départements du Nord :

« Un paysan reçoit tout récemment de Sébastopol une missive de son fils, dans laquelle il est dit : « Tout va bien; j'ai mes deux jambes encore, ainsi que mes deux yeux, mais je n'ai plus de souliers. Envoie-moi des souliers neufs, mais vivement; joins-y une pièce de cent sous, et je suis heureux pour longtemps. Embrasse ma mère, ma sœur, Nicole, Catherine, etc. »

« Le père s'empresse, fait faire les souliers et part pour les porter, où?... Il ne le sait lui-même; ce qu'il sait, c'est qu'il faut que les souliers parviennent promptement. Il ramenait encore un moyen, lorsqu'il aperçoit devant lui les fils du télégraphe électrique. — Bon! voilà mon affaire, se dit-il, le garçon ne se plaindra pas du retard, puisqu'on dit que ça va si vite.

« Une adresse est mise sur une semelle; l'heureux père grimpe jusqu'au sommet d'un poteau qui soutient les fils télégraphiques, accroche les souliers

paraissait comme un pays affreux, livré à des discordes sanglantes, tout couvert encore du précieux sang de son roi, et, chose plus horrible encore, du sang d'une belle reine, et de celui d'une princesse vierge et martyre. La famille de Castres avait à peu près rompu toute relation avec les émigrés. Marie regardait le vieux marquis comme un homme rusé, impérieux et difficile à vivre; le comte son fils, M. Henri de Castres, celui qu'on lui destinait pour époux, était un jeune homme violent, libertin, joueur, disait-on, brave si l'on voulait, mais d'une bravoure qui s'était plutôt signalée dans la lice des duels que dans celle des champs de bataille. Ce que la bohémienne Helen avait dit au lieutenant Parker se trouvait ainsi vrai, du moins dans l'opinion de M^{lle} de Castres, qui s'abandonnant à une sorte de répulsion instinctive s'était promise de ne jamais épouser son cousin et de vivre doucement auprès de sa mère : quand elle aurait le malheur de perdre ce guide aussi aimé que respecté, alors certaines inspirations religieuses qui poussaient la jeune fille vers la catholique Irlande seraient écoutées, et M^{lle} de Castres quitterait le monde pour s'enfermer dans une maison religieuse.

Mais ces pensées de retraite absolue, n'avaient pas duré; depuis quelque temps M^{lle} de Castres, peu à peu séduite par les insinuations de mistress Parker, avait remarqué le jeune lieutenant et s'était familiarisée avec l'idée, et presque avec le désir de l'avoir pour époux...

retenus ensemble par une lanterne de cuir, descend et s'en retourne au village en se disant : A la grâce du télégraphe!

« Deux heures après passait par là une bande d'ouvriers maçons revenant du travail. L'un deux aperçoit les souliers flottant en l'air, et voulant profiter de l'aubaine, il les chausse, mettant à leur place les vieux souliers qu'il portait. — Les miens seront toujours assez bons pour se faire tuer, se dit-il; et il s'en va.

« Qui sait si la vieille chaussure du maçon ne se balancerait pas encore aux fils télégraphiques, si, le lendemain, le paysan n'eût été voir l'effet du moyen de locomotion employé par lui? D'abord il doute de son efficacité, car de loin il voit les souliers à leur place; mais plus il approche, plus il découvre l'état véritable des souliers, et plus son étonnement fait place à la surprise; et c'est avec un ébahissement profond qu'il s'écrie, en élevant les yeux au ciel : — Mon Dieu; c'est un miracle, il m'a déjà renvoyé ses vieux.

(*Union de l'Ouest.*)

L'ORDRE DU BAIN.

Où a vu dans les journaux que la reine Victoria avait conféré au prince Napoléon et au général Canrobert le grand cordon de l'Ordre du Bain. Quelques mots de cet Ordre, l'un des cinq de l'Angleterre, qui sont la *Jarretière* (le premier de tous), le *Chardon*, *Saint-Patrice*, le *Bain* et *Saint-Michel* et *Saint-Georges*. Quatre ou cinq médailles militaires complètent ces honneurs que nos voisins prodiguent moins qu'aucune nation, si ce n'est l'Autriche.

On raconte qu'un jour Henri IV, d'Angleterre, bien entendu, se trouvait au bain lorsqu'on vint lui dire que deux pauvres veuves, opprimées par un exacteur, imploraient sa justice. Le roi se serait écrié que l'exercice de ses devoirs passait avant ses plaisirs (ou peut-être d'autres soins) et, quittant le bain, non, suppose-t-on, en simple tenue de triton, il alla recevoir les plaintes de ses vassales. Un tel acte peut sembler bien héroïque de la part d'un prince cruel, défiant et peu scrupuleux, tel que le fut cet usurpateur, ce meurtrier de Richard II. Dans tous les cas, il paraît que l'action de Henri parut bien miraculeuse à son époque, ou à lui-même, pour qu'on songeât à la solenniser par la création d'un ordre de chevalerie. Une autre version sur le nom donné à cet ordre nous paraît plus admissible. Le titre de chevalier du Bain serait apparu pour la première fois en 1399, à l'occasion du couronnement de ce même Henri IV, et la coutume eût été de plonger le récipiendaire dans un bain froid, quelle que fût la saison. Ce cérémonial bizarre a changé, et les modernes *Knights of the Bath* ont assez du bain de sang qui motive presque toujours leur agrégation à l'Ordre, sans s'exposer, échappés aux batailles, à mourir d'une fluxion de poitrine, sous prétexte d'être honorés.

L'Ordre du Bain fut réorganisé lors de l'avènement de Georges I^{er}, et Horace Walpole a spirituellement raconté comment son père Robert évoqua la mémoire de cette institution pour apprivoiser les consciences parlementaires : « La résurrection du » Bain—dit-il—fut une banque habilement créée, » au capital de trente-six rubans, pour fournir au » ministre un supplément de faveurs remplaçant les

elle le connaissait depuis l'enfance, elle avait été élevée auprès de lui, on le louait tous les jours devant elle, et elle s'était habituée à suivre avec un intérêt de sœur les péripéties dangereuses de sa vie de marin. L'intérêt qu'inspire un jeune et bel officier n'est pas de l'amour, c'est l'avenue de l'amour, c'est le chemin qui y conduit. Quand Marie vit revenir M. James Parker à Londres, elle comprit facilement qu'elle était aimée; elle se rappela alors les volontés, ou plutôt les vœux de sa mère, elle songea à son peu de fortune, à son pays contre lequel M. Parker nourrissait des préventions qu'il ne cachait pas, et elle s'arma d'une réserve qui fut imitée par le jeune homme, et dont nous avons dit les raisons. De façon que l'amant redoutait une noblesse à laquelle Marie ne songeait pas, et la jeune fille s'occupait d'une fortune dont le lieutenant de Nelson n'avait pas le moindre souci.

Ce fut sur ces entrefaites que M. Parker entra dans le cabinet de son père où il devait trouver Marie.

(*La suite au prochain numéro.*)

BOURSE DU 13 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 hausse 10 cent. — Fermé à 67 60

4 1/2 p. 0/0 baisse 73 cent. — Fermé à 91 25.

BOURSE DU 14 SEPTEMBRE.

3 p. 0/0 baisse 80 cent. — Fermé à 66 80.

4 1/2 p. 0/0 hausse 23 cent. — Fermé à 91 30.

» places; il détournait ainsi les demandes de Jarre-
 » tières, s'arrangeait pour que ce ruban rouge fit
 » patiemment attendre le ruban bleu. » En 1815.
 le prince-régent reconstitua de nouveau l'Ordre du
 Bain, et le divisa en trois classes, 72 grand-croix,
 en outre du premier de sang royal, 180 comman-
 deurs, non compris les étrangers, et un nombre
 illimité de chevaliers ou *companions*. Le bijou de
 l'Ordre est d'émail blanc bordé, anglé, couronné
 d'or, avec cette devise allusive aux trois couron-
 nes britanniques : *Trija juncta in uno*. Le ruban est
 rouge, mais d'un ton un peu plus foncé que la
 pourpre de la Légion-d'Honneur. Lorsqu'à l'épo-
 que des guerres de la Péninsule la gloire militaire
 anglaise brillait de son plus vif éclat, il fut créé
 un certain nombre d'*extra-chevaliers* parmi les offi-
 ciers des nations alliées de l'Angleterre. Mais de-

puis cette époque, les nominations étaient deve-
 nues sans autre exemple, pour les étrangers, que
 celle du général Alava, ambassadeur d'Espagne à
 Paris et à Londres, décoré à titre d'ancien colonel
 au service de l'Angleterre, et attaché à la personne
 du duc (Wellington).

Omer-Pacha l'obtint à la suite de la levée du siège
 de Silistrie, en même temps qu'il recevait le plus
 haut grade de l'Ordre français.

Le grand-cordon du Bain se porte en écharpe de
 gauche à droite; le grand cordon de la Légion-
 d'Honneur se porte de droite à gauche. Si les deux
 nouveaux titulaires portent leurs deux Ordres en-
 semble, ils se trouveront avoir sur le dos et sur la
 poitrine une large croix de moire rouge, d'un effet
 assez singulier. — Jules Lecomte. — (*Indépendance
 belge.*)

MM. HENRY et DEMARSON, parfumeurs savonniers
 de S. M. l'Empereur, ont l'honneur de rappeler à
 MM. les coiffeurs et parfumeurs de province, que
 l'économie qui résulte pour eux, de la suppression
 de leurs voyageurs, leur permet de les faire profi-
 ter d'avantages considérables qu'ils ne trouveraient
 nulle part ailleurs que chez eux.

Toute commission devra être d'au moins cent
 francs et être adressée directement à leur maison,
 boulevard Poissonnière, 20, à Paris.

MM. les Coiffeurs qui n'auraient pas reçu de cir-
 culaire accompagnée d'un catalogue, sont instam-
 ment priés de vouloir bien en faire la demande; il
 y sera fait droit immédiatement. (465)

P. GODET, propriétaire-gérant.

ANNONCES, INSERTIONS LÉGALES ET AVIS DIVERS.

SERVICE DES SUBSISTANCES MILITAIRES.

ADJUDICATION PUBLIQUE DE LUZERNE, POUR LA PLACE DE SAUMUR.

Le samedi 29 septembre 1855, à 2
 heures de l'après-midi, à l'hôtel de la
 Mairie de Saumur, il sera procédé à
 l'adjudication publique, sur soumis-
 sions cachetées, d'une fourniture de
 luzerne, à livrer dans le magasin mili-
 taire de la place de Saumur.

L'instruction et le cahier des char-
 ges relatifs à cette adjudication sont
 déposés dans les bureaux de la Sous-In-
 tendance militaire (rue de Bordeaux),
 où le public sera admis à en prendre
 connaissance. (475)

A VENDRE

Ou par corps de ferme, ou par lots,
 ou par parcelles,

De gré à gré, tous les jours,
 Par les soins, l'entremise et le minis-
 tère de M^e PÉRIOT, notaire à Saint-
 Léger (Vienne),

Avec le concours de M. SILVY, direc-
 teur-général à Paris,

Et sur les indications des éclusiers-
 fermiers, ou de M. BERNARD, gé-
 rant à la Motte-de-Bourbon.

Tous les marais desséchés de la Dive,
 compris entre le Pont de Pas-de-Jeu et
 celui de la Motte-de-Bourbon, rive
 droite et rive gauche du canal de la
 Dive, sur le territoire des communes
 de Pas-de-Jeu, Saint-Martin-de-Macon
 et Tourtenay (Deux-Sèvres); Antoigné
 et Méron (Maine-et-Loire), et Saint-
 Laon, Ranton, Carsay, Ternay, Nueil-
 sur-Dive et Pouaneay (Vienne).

Ils se composent des fermes de
 LUSSINGE, d'VEILLARD, de la
 CHARRIÈRE, de VEILLET, du
 BAS-NUÉIL, et de diverses parcelles
 non affermées, ou affermées divisé-
 ment.

Ils sont la propriété bien claire et
 bien liquide de la société anonyme dite
Caisse hypothécaire, dont le siège est à
 Paris, rue Cadet, n° 9, et dont M.
 SILVY est le directeur-général et le
 mandataire.

On peut s'adresser audit M^e PÉRIOT,
 chargé d'ordres, qui pourra se trans-
 porter sur les biens à vendre avec les
 plans, désignations, estimations, et
 le *Sumptum* des conditions de la vente.

A LOUER

Présentement ou pour Noël prochain ou
 pour la Saint-Jean prochaine 1856,

MAGASIN joignant l'hôtel J. Budan,
 place de la Bilange, à Saumur.

S'adresser à M. J. BUDAN. (381)

A LOUER de suite,

Le rez-de-chaussée et le premier étage
 de la maison de M. Simon, située à
 Saumur, rue d'Orléans, avec remises
 écuries et cour.

VENDRE ou A LOUER

Un vaste Magasin, situé à Saumur,
 rue d'Orléans, dépendant de la même
 maison.

S'adresser à M. SIMON, ou à M^e
 DION, notaire à Saumur. (477)

Etude de M^e CHASLE, notaire à Saumur.

A VENDRE PAR ADJUDICATION,

Le dimanche 16 septembre 1855, à midi,
 En l'étude de M^e CHASLE, notaire
 à Saumur,

UNE MAISON,

Nouvellement restaurée,

Sise à Gaure, commune de Varen-
 nes-sous-Montsoreau, avec façade sur
 la route de Tours à Nantes, divisée en
 trois corps de bâtiments;

COURS ET JARDINS;

Vue admirable sur les coteaux de la
 Loire.

Cette maison était précédemment
 occupée par M. Fraimbault-Rousseau.
 Mise à prix, ci. 5,000 fr.
 Une seule enchère prononcera l'ad-
 judication.

S'adresser : à M. NAU-MORICET,
 propriétaire, rue Royale n° 2, à Sau-
 mur;

Et audit M^e CHASLE, notaire en la
 même ville, place de la Bilange. (430)

A VENDRE OU A LOUER

POUR LA SAINT-JEAN PROCHAINE,

Une MAISON, rue du Puits-Neuf,
 occupée par M. Ricordeau, marchand
 bijoutier.

S'adresser à M. JUCHAULT père.

CHANGEMENT de DOMICILE.

L'Étude de M^e BEAUREPAIRE,
 avoué, successeur de M^e JAHAN, est
 transportée rue de la Petite-Douve,
 n° 10. (393)

A VENDRE UNE JOLIE PROPRIÉTÉ,

Sise à Munet, dans une position
 magnifique,

Consistant en maison de maître, lo-
 gement de fermier, terres, vignes et
 bois. Le tout contenant 15 hectares.

S'adresser à M. SALLÉ, propriétaire,
 ou à M^e DUTERME, notaire à Saumur.

Etude de M^e DION, notaire à Saumur.

Le lundi 8 octobre 1855, à midi, en
 l'étude de M^e DION, notaire à Saumur,
 il sera vendu, par adjudication,

Une MAISON, située à Saumur,
 quai de Limoges, composée d'un rez-
 de-chaussée, premier et deuxième
 étages, porche, cour, atelier, cave
 et autres dépendances.

On pourrait traiter avant l'adjudi-
 cation, en s'adressant à M. et M^{me}
 CHEVALIER-TOURANGEAU, qui en sont
 les propriétaires, ou à M^e DION, no-
 taire.

Cette maison peut convenir soit à
 un négociant, soit à un rentier. (468)

Etude de M^e HUDAULT, notaire à Fontevault.

A VENDRE

OU A LOUER PRÉSENTEMENT,

Une GRANDE MAISON, sise à Fon-
 tevrault, place du Marché, dans la-
 quelle s'exploite un fonds de boulangerie
 depuis plus de vingt ans.

Cette maison par son excellente po-
 sition est propre à toute sorte de com-
 merce.

S'adresser, pour en traiter, soit à
 M. BARDET, boulanger à Loudun, soit
 audit M^e HUDAULT, chargé de la vente.

Etude de M^e H. PLÉ, commissaire- priseur, à Saumur.

VENTE MOBILIÈRE

Après décès.

Le mardi, 18 septembre 1855, à
 midi, et jours suivants, il sera procé-
 dé, par le ministère de M^e Henri
 PLÉ, commissaire-priseur à Saumur,
 dans une maison où est décédé le sieur
 Jean TIFFOINE, jardinier, faubourg de la
 Croix-Verte, ancienne route de Tours,
 n° 11, à la vente publique, aux enchères,
 du mobilier dépendant de sa succes-
 sion.

Il sera vendu :

Lits, couettes, draps, couvertures,
 rideaux, chemises, effets, tables, armoi-
 res, huche, basset, batterie de cuisine,
 barriques et bouteilles vides, outils de
 jardinage, un presseoir portatif et ses
 accessoires, la récolte d'un clos de
 vigne, situé commune de Saint-Hilaire-
 Saint-Florent, canton de Bournan,
 contenant 27 ares 50 centiares envi-
 ron.

On paiera comptant, plus 5 p. 0/0.

Pensionnat de Demoiselles

Dirigé par

M^{me} BERTHELOT-MIGNAN,
 RUE DES PAYENS, n° 6. (401)

A VENDRE OU A LOUER UNE MAISON COMPLÈTE

ÉCURIE, REMISE avec JARDIN,
 RUE DU PRÊCHE.

S'adresser à M. DABURON, juge,
 Ou à M^e DUTERME, notaire. (434)

Etude de M^e COURTOIS, notaire à Brézé.

A LOUER

Pour entrer en jouissance de suite,

LE CHATEAU DE LANÇON,

Situé à Brézé, avec les meubles qui
 en dépendent, ou non garni, au gré
 des amateurs,

ET LE DROIT DE CHASSE

Sur la propriété, contenant environ
 150 hectares en un seul tenant.

Le gibier est très-abondant sur cette
 propriété, et il y a grand nombre de
 faisans.

S'adresser, pour visiter les lieux et
 traiter :

- 1° Au sieur FARGETON, garde-ré-
 gisseur, au château de Lançon;
- 2° A M. Théodore de Crozé, pro-
 priétaire à la Durandière, près Mou-
 treuil-Bellay,
- 3° Et audit M^e COURTOIS, notaire.

A VENDRE

Ensemble ou séparément,

DEUX JARDINS,

Situés rue du Roi-René.

S'adresser à M^e LEROUX, notaire,
 ou à M. NANCEUX. (343)

A LOUER

Pour la St-Jean prochaine,

MAISON

Occupée ce jour par M. Perreault-
 Bazile,

AVEC COUR, REMISE ET ÉCURIE.

Vue sur la Loire.

S'adresser, pour voir les lieux et
 pour traiter, à M. JAMET, sur le quai.

A VENDRE UNE GRANDE MAISON,

Nouvellement restaurée, avec cour,
 remise et écurie, située Grand'Rue,
 n° 12.

ET A CÉDER

UN ATELIER DE SERRURERIE,

Existant depuis 40 ans.

S'adresser à M. Ch. PIETTE, ou à
 M^e LEROUX, notaire. (407)

Saumur, P. GODET, imprimeur de la
 Sous-Préfecture et de la Mairie.